

que la littérature japonaise primitive offre deux types imparfaitement différenciés : — une poésie qui, dans sa métrique, sa pensée et son expression, ne s'éloigne guère de la prose — et des compositions en prose qui contiennent un élément appréciable de poésie.

LIVRE II

PÉRIODE NARA¹

(VIII^e SIÈCLE.)

CHAPITRE I

PROSE DE LA PÉRIODE NARA LE KOZIKI

A strictement parler, cette période commence en 710, quand Nara devint le siège du gouvernement du mikado, et elle finit en 784, lorsque la capitale fut transportée à Nagaoka, dans la province de Yamaciro, localité qui fut abandonnée quelques années plus tard pour la ville actuelle de Kiôto. Pour notre dessein présent, il est suffisamment exact de faire coïncider la période Nara avec le VIII^e siècle.

Avec l'établissement de la capitale à Nara prit fin l'ancien système d'après lequel chaque mikado se construisait un palais dans une localité nouvelle. Cela n'était pas seulement, en soi, une importante mesure au point de vue

1. J'ai suivi, pour plus de commodité, la mode japonaise de désigner les périodes historiques par les noms des localités qui furent le siège du gouvernement à chaque époque.

général, mais ce fut une preuve du progrès que la civilisation avait fait pendant les deux siècles précédents. Sous l'influence des idées politiques chinoises, l'autorité de la couronne s'était grandement étendue, la puissance des chefs locaux héréditaires était ruinée, et un système de gouvernement fut institué avec des préfets soumis au contrôle de l'autorité centrale. Le savoir — par quoi au Japon l'on signifie, ou plutôt on signifiait, l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité chinoise — avait fait de grands progrès. Le mikado Tenchi (662-671) fonda des écoles, et plus tard il est question d'une université, placée sous les auspices du gouvernement, qui comprenait quatre facultés : l'histoire — les classiques chinois — le droit — et l'arithmétique.

Tout cela, néanmoins, ne s'adressait qu'aux classes officielles. Ce ne fut guère que plusieurs siècles plus tard que l'éducation s'étendit jusqu'au peuple. Il y eut aussi des professeurs, coréens pour la plupart, de peinture, de médecine et des arts glyptiques. Les colossales statues de Bouddha, en bronze, et quelques remarquables sculptures sur bois qu'on peut encore voir à Nara, témoignent de l'habileté que les Japonais acquirent alors.

D'une importance plus grande encore furent les progrès qu'ils firent en architecture, progrès associés intimement à ceux du Bouddhisme, dont le culte exige pour ses cérémonies des pagodes et des temples majestueux. L'autorité croissante de la cour réclamait aussi des édifices convenant mieux à sa dignité et plus conformes avec les costumes et le cérémonial somptueux empruntés à la Chine que les palais construits pour un seul règne.

Le premier livre qui nous parvienne écrit en japonais,

et même en une langue touranienne, est le *Koziki*¹ ou Recueil de Choses Anciennes, qui fut terminé en 712. Il contient les traditions les plus anciennes de la race japonaise, commençant avec les mythes qui forment la base de la religion sinto et prenant de plus en plus, à mesure qu'il avance, un caractère historique, jusqu'au moment où il se termine, en 628.

Le *Koziki*, si appréciable soit-il pour ses renseignements sur la mythologie, les mœurs, le langage et les légendes de l'ancien Japon, n'est qu'un piètre ouvrage, qu'on le considère comme œuvre littéraire ou comme recueil de faits. Au point de vue historique, on ne peut le comparer au *Nihonghi*, ouvrage contemporain en chinois, et la langue est une étrange mixture de chinois et de japonais, à laquelle on n'a même pas essayé de donner une forme artistique. Les circonstances dans lesquelles il fut composé expliquent en partie son style très curieux. On raconte qu'un homme nommé Yasoumaro, savant en chinois, l'écrivit sous la dictée d'un certain Hiyéda no Aré, doué d'une mémoire si merveilleuse qu'il « pouvait répéter avec sa bouche tout ce que l'on plaçait devant ses yeux, et retenir en son cœur tout ce qui frappait ses oreilles ». La tâche de Yasoumaro n'était pas facile, et il décrit lui-même son embarras dans sa préface. Les syllabaires phonétiques connus sous le nom de Katagana et Hirakana, qui correspondent à notre alphabet, n'avaient pas été inventés encore. Il n'avait d'autre alternative que d'employer les symboles idéographiques chinois en leur donnant leur signification et leur construction propres — en d'autres termes, écrire du pur chinois, — ou de faire simplement repré-

1. Traduit en anglais par B. H. Chamberlain dans les *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, 1882; t. X, supplément.

senter à chaque caractère chinois le son qui lui est associé indépendamment de sa signification. Le résultat de ce dernier procédé devait être un texte japonais.

Avec la première méthode il était impossible de fixer par écrit la poésie japonaise, les noms propres, et une quantité de phrases et d'expressions pour lesquelles il n'existait aucun équivalent exact en chinois; de même, s'il fallait employer un caractère chinois distinct pour chaque syllabe des mots japonais polysyllabiques, le résultat devait être une prolixité intolérable pour un esprit formé par les études chinoises. Devant ce dilemme, Yasoumaro eut recours à un compromis et mêla les deux systèmes d'une façon qui fut fatale au style. Dans le même paragraphe on trouve souvent une construction purement japonaise interrompue par une phrase qu'il est impossible de considérer autrement que comme un fragment de mauvais chinois, tandis que, par contre, son chinois contient des expressions qu'on ne peut comprendre sans connaître le japonais.

A l'époque où le *Koziki* fut compilé, il existait à la cour de Nara une corporation héréditaire de *Kataribé* ou « récitateurs », dont la fonction était de réciter les « anciennes paroles » devant le mikado, à certaines occasions solennelles, telles que le commencement d'un nouveau règne. Même au cas où l'informateur de Yasoumaro n'aurait pas appartenu à cet ordre, il devait certainement fort bien connaître la matière de ces récitations et l'on ne peut guère douter que les mythes, légendes et relations quasi historiques du *Koziki* n'aient été empruntés à cette source. Il n'y a aucune raison de croire que les récitations des *Kataribé* aient été autre chose que de la prose, puisqu'on possède une masse considérable de poésie appartenant à cette période, et que la forme narrative ne

s'y rencontre pas. Cette poésie consiste surtout en pièces lyriques, jamais en ballades, et ne renferme pas de matériaux historiques, véridiques ou non. Les annales de la poésie japonaise ne confirment en aucune façon la théorie de Macaulay que, dans le cours naturel des choses, la rédaction de l'histoire est précédée par la composition de ballades. Bien loin même d'être vérifiée par l'exemple du Japon, elle est contredite par l'observation d'un développement contraire, puisque, à une période postérieure, l'histoire montra quelque tendance à revêtir la forme poétique. Elle fut traitée d'une façon ornée et romanesque et avec un effort imparfait vers une expression métrique.

Le caractère bigarré de la langue du *Koziki* disparaît naturellement dans une traduction, mais le passage suivant peut donner une idée de l'espèce de légendes qui sont la matière de la partie la plus ancienne de l'ouvrage. Les folkloristes y reconnaîtront l'une des nombreuses variantes de ce qui, dans sa forme grecque, est l'histoire de Persée et d'Andromède.

Le dieu Haya-Sousa-no-vo ayant été banni du ciel à cause de ses méfaits, descend sur la Terre et se trouve sur les bords d'une rivière dans la province de Idzoumo. Il observe un bâtonnet (dont on se sert pour manger) flottant au gré du courant :

« Sa Sérénité Haya-Sousa-no-vo, pensant que des gens devaient vivre en amont de la rivière, se mit à leur recherche, et il trouva un vieil homme et une vieille femme pleurant, avec une jeune fille placée entre eux. Il leur demanda : « Qui êtes-vous ? » Le vieillard répondit : « Ton serviteur est une divinité de la terre et son nom est Acinadzoutchi, fils du grand dieu de la montagne. Le

nom de ma femme est Ténadzoutchi, et ma fille s'appelle Koucinada-himé. » Il leur demanda encore : « Pourquoi pleurez-vous? » Le vieillard répondit : « J'ai eu huit enfants, des filles. Mais le serpent huit fois fourchu de Kochi vient chaque année et les dévore. C'est maintenant l'époque de sa venue, et c'est pour cela que nous pleurons. — Fais-moi la description de ce serpent », dit Haya-Sousa-no-vo. — « Ses yeux sont aussi rouges que les baies d'hiver. Il a un corps avec huit têtes et huit queues. De plus, ce corps est recouvert de mousse, de pins et de cèdres. Sa longueur s'étend sur huit vallées et huit collines. Son ventre est sans cesse sanglant et enflammé quand on le regarde. » Alors Sa Sérénité Haya-Sousa-no-vo dit au vieillard : « Si celle-ci est ta fille, veux-tu me l'accorder? — Parlant avec respect, dit le vieillard, je ne connais pas ton honorable nom. — Je suis le frère aîné de la déesse du soleil et je viens de descendre du ciel », répondit Sousa-no-vo. Alors les divinités Acinadzoutchi et Ténadzoutchi dirent : « En ce cas, avec respect nous te l'offrons. » Haya-Sousa-no-vo prit sur le champ cette jeune fille et la changea en un peigne aux dents nombreuses qu'il plaça dans sa chevelure, et il dit aux divinités Acinadzoutchi et Ténadzoutchi : « Préparez du saké huit fois fort. Faites aussi une clôture tout autour d'ici, et que, dans cette clôture, il y ait huit portes, à chaque porte qu'il y ait huit piédouches, sur chaque piédouche qu'il y ait un vase à saké et que chaque vase soit rempli avec du saké huit fois fort. Alors attendez. » Ayant ainsi préparé toutes choses selon son auguste commandement, ils attendirent. Alors, en vérité, le serpent huit fois fourchu vint, comme il avait été dit, et penchant chacune de ses têtes dans chacun des vases, il lapa le saké. Là-dessus, il fut ivre, et toutes ses têtes se

posèrent pour dormir. Alors Haya-Sousa-no-vo tira hors de sa ceinture son épée longue de dix empans, et il tua le serpent, si bien que la rivière coula du sang. Or, quand il trancha le milieu du corps le fil de son épée fut brisé. Fort surpris de cela, il le perça et l'ouvrit en deux et trouva qu'à l'intérieur il y avait une grande épée effilée. Il prit cette épée et, l'estimant une chose prodigieuse, porta sa découverte à la déesse du soleil. C'est la grande épée Kousanaghi. »

Au début du VIII^e siècle, le gouvernement japonais donna des ordres pour la compilation de descriptions géographiques de toutes les provinces. Les produits minéraux, végétaux et animaux devaient être notés ainsi que la qualité du sol, l'origine des noms des localités, et les traditions locales. De ces ouvrages, quelques-uns seulement nous sont parvenus, dont le plus connu est le *Idzoumo Foudoki*, écrit en 733. Il contient quelques rares passages légendaires dignes d'intérêt, mais il consiste surtout en un simple et sec exposé de faits, et doit être classé parmi les *Biblia Abiblia* de Charles Lamb, « les livres qui n'en sont pas ». Ce fut l'avant-coureur d'une littérature topographique moderne des plus considérables connue sous le nom de *Meïço*.

Les seules autres compositions en prose de cette époque qui soient dignes de remarque sont les Édits impériaux contenus dans le *Sokou-nihonghi*, continuation en chinois du *Nihonghi*. Leur style ressemble beaucoup à celui des *Norito*. Motoori les a édités séparément avec un commentaire.